

Brèves littéraires

Brèves

Confidences

Isabelle Plante

Numéro 61, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, I. (2002). Confidences. *Brèves littéraires*, (61), 47–52.

ISABELLE PLANTE

Confidences

*Brèves littéraires - prose
Deuxième mention*

J'aimerais bien vous épargner souffrances et désespoir. Hélas ! ce pouvoir ne m'appartient pas. Votre curiosité dévorante vous attire vers moi aussi sûrement que la rivière dévale vers son fleuve : vous vous frottez à moi et en sortez souvent brisés. Les jeux périlleux ne vous effraient pas. Au contraire, vous y gavez vos irrépessibles pulsions dans un désir tant illusoire qu'éphémère de briller de tous vos feux. Votre inconscience me fait sourire. Aveugles aux drapeaux qui m'annoncent, vous vous éventrez sur mes coraux acérés, voyageurs victimes du chant ensorcelant des sirènes. Vous me sidérez : aujourd'hui, vous vous refusez à moi, feignant d'ignorer que votre entêtement pugnace pourrait exacerber une déchirure déjà béante ; demain, vous vous abandonnerez sans sourciller, transformé en un immense bateau fantôme à la dérive.

J'aime bien vous surprendre lorsque vous ne m'attendez pas. J'arrête vos élans en m'improvisant cobra : mon venin épaisit le sang qui circule de plus en plus difficilement dans vos veines, se cristallise

en une masse dense et feutrée, une mer étale. Ou mieux encore, je me sacre chorégraphe et préfère suspendre vos mouvements un à un, en une valse lente, afin que vous ressentiez pleinement les affres de la perte. Vous me découvrirez alors intraitable. Et cruelle. Les trop rares vainqueurs se font discrets, craignant que ne réapparaisse dans toute sa splendeur celle qui emportera leur plus précieux trésor. Perspicaces, ils devinent que ce n'est que partie remise.

Que d'efforts et de ruses vous faut-il déployer pour me déjouer ! Certains, dont l'espérance tenace s'incruste tel un coquillage dans la pierre, empruntent d'infinis détours croyant esquiver mes foudres. D'autres croient me déjouer de vitesse. Quelques récalcitrants se voient accorder un sursis en tourbillonnant sans relâche autour de moi, sachant fort bien que le jour où, épuisés, ils s'effondreront sous mon regard de Méduse, ils rejoindront les rangs des emmurés.

Contre toute attente, il m'arrive — trop peu souvent certes — d'être accueillie en héroïne. Une bien mince récompense pour celle qui, inébranlable, accomplit patiemment sa mission. Disons-le : je suis d'une constance exemplaire. De ces précieux moments, furtives accalmies où on déroule le tapis rouge, reconnaissant enfin ma vocation salvatrice, surgit quelquefois une fragile lueur, une éclaircie qui me vivifie. Que je me réjouisse un brin et je retombe dans mon sinistre marécage. Quelle injustice ! Quel devoir ingrat que le mien ! Pourquoi me sevrer d'eau et de lumière ? Ne puis-je m'abreuver à des visages

reconnaissants qu'éclairerait une tendre flamme ; sentir des bras aimants qui m'envelopperaient de leurs douces étreintes ; attraper des rires qui accueilleraient mes pas ? Me voilà qui m'égare encore une fois. La réalité me fracasse. Qui pourrait se réjouir du désolant spectacle d'un arbre qui saigne et pleure de toute sa sève ?

Seule une incompréhensible minorité semble m'espérer. Vous êtes ceux qui m'invitent sans que je l'aie cherché. Par politesse et par souci d'équité, je fais acte de présence. Si mon emploi du temps me le permet — et vous comprendrez qu'il ne me laisse que bien peu de répit —, j'accepte une nouvelle mission, à condition qu'elle puisse s'accomplir rapidement. Par contre, il m'arrive, comme tout le monde, d'avoir des empêchements de dernière minute et de décevoir certains de mes hôtes. Ne voulant s'en remettre qu'à moi, ils doivent solliciter un autre rendez-vous, en espérant cette fois ne pas être déçus. Une incertitude difficile à accepter. Certains se découragent, me laissant le soin de prendre l'initiative et de tout organiser.

Tous ces fardeaux en abrutiraient plus d'un. Et la liste s'allonge, interminable. Parfois, il me faut, en plus, faire preuve d'humilité — certains diraient de pudeur — et céder ma place. J'avoue être assez fière de cette courageuse modestie. Je suis tout à fait disposée à fermer les yeux, ici et là, sur un cœur qui s'éloigne de moi et s'élanche dans les bras d'une autre ; à ignorer les cris de joie d'un corps qui exulte et célèbre mon absence ; à détourner la tête d'un bourgeon qui palpète et cherche à éclore en un imperceptible frémissement.

Seuls quelques sages reconnaissent mes efforts d'effacement temporaire, mais tous me pointent du doigt dès que je me manifeste. Peut-on alors me reprocher de déclencher la guerre ?

Je m'en confesse : plusieurs des combats que je mène m'épuisent. Je sais, cela peut surprendre. Sachez que de lourds nuages assombrissent trop souvent ma gloire. Un remords aussi aigu que subit m'envahit lorsque je me vois piétiner certaines vies innocentes, victoires amères, aberrantes. Profondément dégoûtée par mon affligeante besogne, je déploie mon ombre jusqu'aux sols immaculés où fleurissent de jeunes pousses tâtonnant vers la lumière. Je veux être sourde et aveugle. Peine perdue. Elles m'écorchent toutes ces explosions d'effroi, véritables avalanches inlassablement balayées vers des abîmes dantesques ; ils me hantent tous ces yeux hagards qui me frappent de leur haine, ces feux et ces orages qui, tour à tour, me brûlent et m'inondent en vomissant leur venin, dérisoire défense contre l'inéluctable. Mais nulle vision cauchemardesque ne rivalise avec celle du désespéré qui m'implore sans fin lorsque je dois lui tourner le dos. Je sais que je porte en moi un océan de tourments, un abysse qui engloutit vos rêves broyés par les récifs impitoyables qui m'assiègent. Inspirer tant de pathétique et être encombrée d'une mordante lucidité qui n'y puisse rien changer me consterne.

Je retrouve mon calme. À bien y réfléchir, je ne souhaite plus vous épargner souffrances et désespoir. Je commettrais l'infamie de vous ravir une part irremplaçable de votre âme. N'est-ce-pas au sein de la plus profonde et intense détresse que les chants les

plus poignants s'élèvent ? Ne vous bouleversent-ils pas autant que moi ces vaillants soldats qui, les yeux grand ouverts sur mon champ de bataille, se plantent un drapeau blanc en plein cœur ? Comment ne pas frissonner d'admiration devant les infatigables semeurs d'espoirs qui reculent mes frontières, pas à pas, asservissant la terreur qui leur tord les entrailles ? Je ne peux que m'incliner respectueusement.

Je ne me ferai jamais à tous vos paradoxes. Mais n'est-ce pas là un défi à ma hauteur, cet ondoisement contradictoire, cette oscillation du pendule humain ? Votre aveuglement m'étonnera toujours. Ne pouvez-vous distinguer l'essence même de mon existence ? Je suis à la fois bourreau et victime, toujours présente pour vous rappeler à vos origines en noble ambassadrice du retour aux sources. J'ose espérer que vous m'ouvririez les portes de votre jardin secret si je vous confiais que ma sœur est votre meilleure amie, votre complice. Je la salue quotidiennement et elle m'accueille à bras ouverts, en alliée fidèle qui n'ignore pas que je suis le miroir de sa beauté, puisant sa toute-puissance à mon tragique reflet. Oui, tout serait tellement simple si vous aviez l'audace plus robuste...

J'ai besoin de ce rêve fou : prenez-moi dans vos bras, bercez-moi, et l'oiseau effrayé, prisonnier de votre poitrine oppressée, s'envolera. Scrutez l'horizon ; regardez au-delà des serpents, des dragons cracheurs de feu et vous m'apercevrez, tapie dans l'obscurité. Il est plus facile qu'il n'y paraît de m'apprivoiser. Tendez-moi la main et invitez-moi à danser en plein soleil. Vous pénétrerez alors au cœur du plus sublime enchantement : ma sœur, Lavie, marquera la cadence

et virevoltera en nous guidant de ses irrésistibles incantations vers un gracieux pas de deux. Longtemps l'hymne de Lavie résonnera dans nos oreilles comblées. Puis, lorsque vous sentirez une douce langueur vous envahir, murmurez-moi : « Je suis fatigué. J'aimerais me reposer. » J'exaucerai votre vœu.

Qui n'a souhaité vivre une belle mort ?